Document generated on 10/12/2024 12:36 a.m.

Jeu
Revue de théâtre

Le Festival de créations de femmes
« Où en est le miroir? »

Diane Cotnoir and Marie-Claude Lefebvre

Number 26 (1), 1983

URI: https://id.erudit.org/iderudit/28294ac

See table of contents

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)
1923-2578 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Cotnoir, D. & Lefebvre, M.-C. (1983). Le Festival de créations de femmes : « Où en est le miroir? ». *Jeu*, (26), 45–49.

Tous droits réservés © Cahiers de théâtre Jeu inc., 1983

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

le festival de créations de femmes: « où en est le miroir? »

Cercle de Dulcinée Langfelder, « une impeccable maîtrise du mime ». Photo: Daniel Collins.

Deuxième Festival de créations de femmes / 1982. Spectacles de dix minutes et moins. Théâtre Expérimental des Femmes du 3 au 7 juin. Coordination: Marie-Hélène Falcon, Louise Laprade, Hélène Pedneault; sélection et programmation: Laurence Jourde, Louise Laprade, Anne-Marie Provencher; publicité: Hélène Pedneault; technique: Aurore Thériault, Marie-Claude Tétrault.

Lors du dernier Festival de créations de femmes, le public a pu assister à quarante-quatre numéros de tout genre et de toutes catégories, de dix minutes chacun. Il va de soi que nous ne pouvons, en ces quelques pages, donner à chacune des créations la place qui lui reviendrait. Cependant, préférant n'en oublier aucune, nous faisons un large tour d'horizon du festival, soulignant les qualités de certaines créations et les faiblesses des autres.

La première journée du festival est celle qui a offert, dans son ensemble, la meilleure sélection de numéros. Dans *le Cantique des créatures,* Suzanne Valotaire utilise un dispositif visuel angoissant mais intéressant. Les diapositives en fondu enchaîné représentent des corps et des visages momifiés. Immobile et semblable aux images projetées, Suzanne Valotaire intègre lentement le mouvement, puis la danse. Assise à une table, Louise Cartier dans *Soliloque I* fait la lecture d'un discours amoureux. Peu à peu, elle désarticule le texte, le corps est entraîné par un mouvement. Cette déconstruction de la parole et du geste, visualisée ainsi sur scène, crée une émotion innommable et puissante. Gwylène Gallimard pour *Apprentissage 3* a eu un projet original: bande sonore diffusée dans le noir. La bande sonore est composée d'une suite de questions, s'enfilant sans répit, nous laissant sans réponse, un peu étonnées de nous reconnaître dans ces questions absurdes. Geneviève Letarte, femme-orchestre, dont la musique est un délicieux amalgame de rumba et de rock and roll, nous chante et nous joue dans *In extremis* « son désir de la femme ».

Pour clore la première journée du festival, les organisatrices ont eu l'heureuse idée d'inscrire comme spectacle: *Ça pourrait s'appeler le party de Paline* donné par Louise Saint-Pierre. C'est un véritable party autant pour la comédienne que pour les spectatrices(teurs). Toute nue dans sa baignoire, Paline n'est pas restée longtemps toute seule pour son party. Louise Saint-Pierre nous éclabousse non seulement de l'eau de la baignoire et des plumes de l'oreiller, mais aussi de son jeu énergique et enthousiaste.

Au cours des autres journées du festival, quelques spectacles atteignent aussi une qualité remarquable. Marie-Hélène Robert dans *Virtuelle* a jeté avec son humour à la Clémence Desrochers un peu de vitriol non seulement sur les prétentions artistiques de quelques-*unes,* mais aussi sur le conditionnement féministe (parler tout*e* au féminin, etc.). *Sketch en dix actes, entrée et sortie comprises* de Marie-Christiane Mathieu et Christiane Bissonnette fut une belle réussite visuelle. Sur différentes matières blanches, écran, papier, sac, corps habillés de blanc sortant et entrant à plusieurs reprises, sont projetés des diapositives et un film en couleurs. *Cercle:* une femme vêtue de blanc, un immense cerceau blanc. Dulcinée Langfelder dans une impeccable maîtrise du mime et sur un chant de Meredith Monk, ouvre, par le jeu avec son corps et le cerceau, une porte sur un monde d'images. *Midnight on a plancher flottant* de Paule Ducharme et Tilou Babin n'était pas au programme. Ce spectacle s'y est glissé par surprise en fin de festival. Une femme porte une immense robe de bal verte, une autre, un veston et un pantalon noir. À travers un tuyau de plastique, elles se chantent qu'elles cherchent l'amour. Sur un tapis de plastique vert, elles font les gestes de supplication, mains tendues vers le sexe, gestes

exacerbés de l'amour en chaleur. Elles se déshabillent, nues l'une devant l'autre, elles s'aimeront jusqu'à la violence la plus totale. Spectacle intéressant par ses couleurs, ses matières, ses gestes et l'atmosphère sexuelle et brutale qu'il dégageait.

D'autres créations peuvent être considérées comme réussies. Cependant, bien qu'elles soient efficaces et bien faites, elles n'ont pas su retenir de façon particulière notre attention. Peut-être que la forme et le contenu de ces spectacles n'ont pas surpris. Nous pensons, entre autres, à: *Aimée, punchée, douce; la Libidienne; Viens avec maman, on continue; Bad girls; la Femme cheval; Chateaubriand; Sous la fascination des mémoires rouges; Ben voyons bébé, y'a rien là; l'Âge d'or;* et *Si, s'écrire, or, entre nous.* Pour ce dernier, nous devons préciser que contrairement aux autres, la représentation théâtrale a été ratée. Toutefois, il ne fait pas de doute que le texte de Renée-Berthe Drapeau présente certaines qualités et qu'il gagnerait à être repris autrement ou publié.

Pour d'autres numéros, nous pouvons très bien sentir une volonté de recherche, un désir d'expérimentation. Malheureusement, ces tentatives n'ont pas réussi. C'est le cas pour: *1 mètre 63: Performance; Irréelle; Plus, ailleurs; le Précédent; Ris-tu d'elles rituel?; Thé compris, fais pas tant de cérémonie; Cadence ligne rouge.* La pierre d'achoppement de ces numéros ne vient pas d'une mauvaise idée de départ, bien au contraire, mais d'un manque de structuration et de développement soutenu de cette idée à l'intérieur d'une recherche.

Le Cantique des créatures de Suzanne Valotaire. «Les diapositives en fondu enchaîné représentent des visages et des corps momifiés»: un dispositif visuel angoissant. Photo: Jacques Collin.

Dans la même veine, mais pour de toutes autres raisons, il faudrait souligner la très mauvaise volonté de recherche et le très prétentieux désir d'expérimentation de *Marie pense (... à rien)* et de *Hell et Louyah.* Non seulement l'idée de départ était mauvaise, mais l'absence de structuration était flagrante.

Amazone; Jalousie en la plurielle; Ma porcelaine et *Isa et Foraine* sont des créations qui font appel à un langage que nous nommerions ici « poético-vaginal » : paradoxe de ce discours qui tente de rallier toutes les femmes, mais dans lequel aucune ne peut se reconnaître vraiment. Ce langage nous apparaît non seulement dépassé, mais inefficace et inintéressant.

Il faut compter au nombre des déceptions navrantes les performances de Yolande Villemaire (*Noire*), de Pauline Harvey (*Irène Goodnight*) et de Janou Saint-Denis. Nous aurions pu attendre, de ces trois femmes reconnues dans le milieu littéraire québécois, qu'elles nous surprennent encore une fois, mais elles se sont montrées égales à elles-mêmes, sans effort ni envie de dépassement.

Toujours du côté littéraire, le festival nous a permis d'entendre trois textes d'Isabelle Voyer, *la Confiante, la Décision, l'Exposition:* textes nettement pauvres et redondants. Par contre, ceux d'Esther Rochon, *Xil,* et de Francine Noël, *Extrait des mémoires à venir de Marie-Lyre Flouée, cuisinière occasionnelle et actrice,* sont loin d'être dénués d'intérêt.

Dans le domaine musical, *Fragments de pays* (*aquarelles sur le silence*) de Danielle Boulet et Sylvie Gagnon nous apparaît le meilleur spectacle (formation de guitare, clavier, xylophone), laissant loin derrière lui les spectacles de Réjeanne Bujold (*Môtadine*) et de Christiane Houde (*Quelques chansons*). *Fragments de pays* étant

La Ménopause de Cécile Crevier: l'expression d'un vécu.

empreint de sensibilité et d'invention, les deux autres relevant du western et du *folk* des samedis soir ennuyeux. Dans le même style, nous avons eu droit à un mauvais spectacle d'expression corporelle: *le Moule* de Judith Lebel. «Expression corporelle» devant être compris dans le sens le plus péjoratif du terme.

Il nous faut ici faire une place particulière à deux spectacles: *la Ménopause* de Cécile Crevier et *Qui va gagner?? Quoi!!* de Sylvie Lussier. Non pas tant pour leur performance, qui n'a rien d'exceptionnel, mais pour les questions que ces spectacles soulèvent face au Festival de créations de femmes. *La Ménopause,* monologue amusant, un peu gauche, sur la libération d'une femme de cinquante ans environ, a attiré la sympathie de tout l'auditoire. *Qui va gagner?? Quoi!!* est une dénonciation très corporelle de l'oppression faite aux femmes, exécutée par une femme et un homme. Le public a tourné en ridicule cette création dont nous n'avons jamais pu voir la fin.

L'oppression est la même dans les deux cas et nous la retrouvons d'ailleurs dans d'autres créations: *Aimée, punchée, douce; Ben voyons bébé, y'a rien là; Bad girls...* Mais on en refuse une *certaine* forme. Tout se passe comme si le jeu était faussé à l'avance et que, même face aux autres femmes, le malheur naît de ne pas savoir tenir le bon discours. Lorsqu'il s'agit de créations de femmes, en général, il est à déplorer que nous n'entendions qu'une seule voix, toujours la même. Et un festival de créations de femmes devrait peut-être donner le temps et le lieu aux autres voix de se faire entendre.

Avec *la Ménopause,* une femme qui exprime son vécu devant un public fait un geste difficilement dépréciable. Mais tiré de son contexte (le festival), a-t-il toujours la même valeur? Peut-il encore être considéré comme une création ou ne devient-il pas simplement l'expression d'un vécu?

Le but du festival est-il de donner l'occasion aux femmes de s'exprimer? Ou de présenter les différentes tendances créatrices de femmes oeuvrant dans le milieu artistique? Il revient, croyons-nous, aux organisatrices de faire le choix entre les deux possibilités, le deuxième Festival de créations de femmes nous ayant présenté autant d'objets d'expression que d'objets de création.

Il n'en demeure pas moins que les créations les plus remarquables, dont nous avons parlé au début, le sont parce que même présentées hors du cadre du festival, elles conserveraient toute leur valeur et leurs qualités.

diane cotnoir et marie-claude lefebvre